

No Kids, More Coke !

Caroline Schattling Villeval



attribution - pas d'utilisation commerciale - partage dans les mêmes conditions

Ici, il conviendra de rappeler aux sceptiques et aux petits penseurs que le libre partage de contenu va au delà du téléchargement illégal de films hollywoodiens. Une idée que les presses de Gutenberg n'ont pas su satisfaire, et qui ne se veut pas croisades de missionnaires, mais qui par des conditions nouvelles devient possible. Bien que dans notre cas il ne s'agisse que de simples « petits projets d'art », si l'information était libre, les vaccins contre le sida ne seraient pas réservés à une élite blanche et les voitures qui emmènent vos enfants à l'école auraient depuis longtemps cessé d'être une catastrophe pour leur avenir. Des parasols à l'envers permettent à tout le monde de profiter du soleil et pas à une minorité privilégiée d'être à l'ombre et, de toute manière, les parasols n'ont jamais protégé qui que ce soit d'un astéroïde.

NO KIDS, MORE COKE!

NO
KIDS,

Caroline Schattling Villeval

MORE
COKE!

Achevé d'imprimé sur les presses
de Bahnhofstrasse, Genève, mai 2025
Creative Commons : CC-BY-SA

À Nadjo

Chapitre 1

L'atmosphère de la pièce est juste assez douce pour laisser un corps nu, sans que la peau ne durcisse et ne laisse le poil se hérissier. C'est le jour de ta naissance, minuit moins cinq, l'heure à laquelle Sylvia Plath donnait elle aussi vie à son premier fils.

Dehors, les flocons cisailent le halo froid des ampoules ECO venues guider les quelques personnes bravant la nuit austère. Elle est allongée, le regard transperçant la lucarne de sa chambre, happée par cet étrange ballet. Un peu inquiète, ailleurs aussi.

On ne va pas tarder à l'emmener dans une autre pièce, pour te faire sortir. Elle n'a pas très bien compris pourquoi, peu importe. Elle, c'est Élise. Élise a les cheveux longs et noirs, des doigts fins et de grands ongles carrés ; un corps bien entretenu qui ne déborde pas. Élise a aimé mais s'est juré de ne jamais recommencer. Élise fait partie de ces personnes déçues, amères et mélancoliques. Celles qui parlent du passé en oubliant de regarder vers l'avenir. Celles qui pensent que le monde est fait pour être juste et se persuadent d'être toujours du bon côté.

Doucement, le scalpel incise sa peau. Les premières gouttes de sang apparaissent. Le cuir tendu laisse les larmes perler, comme si le sillon de ce corps étendu avait toujours attendu ce moment. Un corps nu qui pleure, tu n'avais jamais vu ça.

On écarte la chair. Élise n'est plus et ne reviendra pas.

L'enfant est extrait·e·x. D'abord la tête.

Pause. L'image de la face déposée sur ce ventre tendu comme si l'enfant décapité, toi, reposait une dernière fois sur sa mère.

Tu es dedans et dehors à la fois. Pas encore tout à fait né·e·x.

On te sort. Tu ne pousses pas de premier cri. Il ne faut pas donner aux gens ce qu'ils attendent trop vite. Enfin, tu hurles à t'en époumoner. Tes paroles inaudibles captent l'attention mais le monde ne comprend pas ton message, tant pis. Te voici collé·e·x contre le sein de ta mère. La grosse mamelle pénètre ta bouche. Par réflexe, tu tètes. Tu sucés le liquide qui rapidement t'assouvit.

Tu t'assoupis.

Chapitre 2

On a dit de toi que tu étais un·e enfant gai·e·x. Tu as évolué dans les mondes inventés qui étaient tiens. Tu es né·e·x têtard métamorphosé en grenouille puis en chat·te·x, oiseauell·e·x et souris. Parfois renard·e·x, d'autres baleine et même fourmi. Tu as parcouru des milliers de kilomètres assoiffé·e·x d'aventures, à la recherche de trésors. Tu as volé, plongé, sauté, rampé et découvert le monde, d'en haut, d'en bas et de côté, avec ses torts et ses travers auxquels tu n'arrivais pas toujours à donner sens. Le vent a caressé tes cheveux, les a emmêlés jusqu'à en faire des lianes. La terre a offert à ton corps sa palette de couleurs, enfant arc-en-ciel. L'eau t'a abreuvé·e·x comme elle aurait abreuvé son enfant. Enfin, le feu t'a fait bois brûlé, aux reflets bleus profonds, enfant indigo.

Un matin, tu t'es réveillé·e·x poussin·e·x. Les gens ne te regardaient plus de la même manière et leur façon de s'adresser à toi avait changé. Tu découvrais l'attente et l'exigence et y répondais du mieux que tu pouvais. Les années passèrent et tu devins

flamant rose, un peu paresseux·se·x, dressé·e·x sur une patte, prêt·e·x à t'envoler à nouveau.

Tu as été passionné·e·x par l'art. Comme une évidence, le talent a jailli de toi. Les gens, ta famille, tes ami·e·xs, tes pères, tes mères, t'ont reconnu·e·x; Enfant prodige.

Tu entres à l'École des Beaux-Arts comme on entame la tranche sacrée de sa vie, en pleine conscience de l'importance, de la singularité du moment. Tu as été choisi·e·x, élu·e·x.

Tu y crois et tu as vite compris que si toi-même n'y croyais pas, personne ne le ferait pour toi. Il faut que tu te situes, que tu prennes ta place.

Dès les premiers jours, un·e·x Enseignant·e·x demande aux Étudiant·e·xs de se diviser en deux groupes. D'un côté les garçons, de l'autre les filles. Il y a beaucoup plus de filles que de garçons. On t'apprend qu'il faut une bite bien tendue dans le slip pour réussir. Pour les autres, « Courage ». L'Enseignant·e·x dit: « pas d'enfants avant quarante ans ». Tu notes dans ton carnet:

*No children until I have done it.*¹

Autour de toi, de longs faisceaux lumineux pénètrent la pièce, se fendant un passage entre les

1. Sylvia Plath, "Cape Cod, Wednesday: July 17", *The Unabridged Journals of Sylvia Plath*, Vintage, 2000, p. 293.

lourds rideaux de velours qui habillent les quatre hautes fenêtres de bois. Présage des nouveau·elle·xs élu·e·xs bientôt jeté·e·xs en pâture, en guerre à qui saura briller sous ces projecteurs improvisés – champ de bataille de la rivalité, empire des métiers imaginés. Touxtes seront surqualifié·e·xs-disqualifié·e·xs. Ton regard happé par les paillettes de poussières, soulevées en pelotes par l'air chaud de cette salle trop grande aux murs drapés et marron. On se croirait au Far West. Tu navigues désormais dans l'anonymat, dans un univers opaque et silencieux au verbe codé. Personne ne semble étonné·e·x par les paroles prononcées. Comme un langage sur lequel touxtes seraient accordé·e·xs afin de dissimuler toute forme d'incertitude face à une réalité avérée.

De retour chez toi, ces paroles te poursuivent, te hantent et t'écorchent. Tu essaies de trouver réponse à l'injonction qui t'a été transmise et qui circule désormais dans tes veines. La blessure, elle, est saillante et la nuit, seul·e·x tu y penses. Ton doigt s'insère doucement dans la faille, celle de la norme.

Bien qu'épanoui·e·x et plein·e·x de rêves, tu ressens comme un vide. Ton corps a depuis toujours été une enveloppe embarrassante que tu ne sais comment ménager.

Tu crains ce qui te pénètre. Tu n'aimes pas manger, de peur que la nourriture ne s'installe, ne finisse par t'envahir et ne prenne le dessus sur toi. Après tout, cette pensée te semble fondée, qui voudrait d'un corps assiégé?

Tu as peur de toi-même. Tu as peur de te décevoir. Tu as peur de ce sentiment de toute-puissance, celui qui te fait sentir que le monde t'appartient. Tu as peur de pouvoir tout faire mais de ne pas savoir par où commencer. Tu as peur de vivre, peur d'exister, peur de mourir parce que ça pourrait déranger, perturber un peu l'ordre des choses.

I can do anything, which means I can be nothing.

Tu as peur de cette confiance que les gens ont toujours placée en toi – déjà tu sais qu'un jour elle disparaîtra, comprenant que c'était un mauvais pari, ça arrive, ma foi.

Ta peur existentielle, essentialiste certes, ne s'arrête pas qu'à toi, ni à la limite de ce corps. Elle pénètre l'extérieur, qui te hante encore plus. Tu as peur du produit qui pourrait te nuire, tu as peur du bruit, du monde et des gens. Pourtant cette peur ne t'appartient pas. Elle s'est installée comme l'oiseau fait son nid. Un beau matin ensoleillé. Par un coin puis par l'autre, pour enfin corner toutes les pages du livre.

Ta décision de faire de l'art découle d'un besoin

irrépressible d'insuffler cet air qui est le tien dans un monde qui ne l'est pas.

Seul·e·x chez toi, dans ce petit studio aux murs assez vides pour laisser la place qu'il faut aux idées. Sans fioritures. Un matelas posé au sol de ta chambrette, celle aux fenêtres sans rideaux. Tu aimes te laisser glisser, justement, du matelas au sol. Passer du chaud au froid et inversement. Tu passes des après-midis entières à ramper, te trainer pour apprécier toutes les matières de cette terre qui est tienne. Le parquet usé et grinçant de la chambre à coucher (tiède), les grands carreaux de ciment grenat de la cuisine (froids), le carrelage en terrazzo de la salle de bain (glacé). Seul·e·x chez toi, tu lis et tu cherches réponse. Si ce petit pourcent d'artistes réussit, qu'advient-il des autres? Est-ce qu'iels disparaissent, tout simplement? Disparaître dignement est un art dont le secret reste bien gardé. Ou peut-être ont-iels le pouvoir de voyager dans l'espace-temps? Il paraît que le changement fait du bien. Tu as souvent essayé, persuadé·e·x d'avoir suffisamment tout raté pour pouvoir t'en aller, sans peine, sans douleur, sans laisser de traces non plus.

Une amie rencontrée sur Grind'go t'a parlé de Jane HOW, un pseudonyme dissimulé dans les bottins, une faiseuse d'anges. Saint-Esprit de l'entraide et du soutien moral aux femmes prétendument amoraux du temps des répertoires téléphoniques, la ligne Jane s'est sacrifiée pour le bien-être de ses adelphes. Brutalement tue par un arrêté préfectoral – 643 – 3844, RIP. Elles étaient 11'000.

Mais tu n'en es pas là. Cela fait un moment que tu cherches à te défaire du morceau de cuivre ancré en toi et qui parfois vient te piquer la matrice, comme un rappel de ta condition de personne utérine. Devenir une meilleure version de soi. Évoluer. Il le faut. Toujours cette peur de l'autre, du corps étranger qui te pénètre. Tu préfères les relations virtuelles, moins contraignantes. Tu as appris à bien t'entourer, scellé·e·x aux applications que tu choisis avec précaution. Un réseau de sororité qui fait ta fierté. La lumière du téléphone blesse tes yeux encore habitués à l'obscurité. En passant en

revue les recherches associées à Jane HOW, tu te souviens d'une autre application évoquée lors de votre discussion sur Grind'go. Une écriture fraîche et enjouée te propose :

LIA Lia te permet de suivre ton cycle de façon simple et amusante !
 Le plus malin des suivis menstruels.
 Des codes couleur intuitifs. Suivi des cycles et de la durée des flux. Prévision du début de cycle. Mode pause automatique.
 Protection par mot de passe. Créez des rappels. Prenez plus que de simples notes. Rapports, poids, température, pilule, symptômes, humeurs. Six millions d'utilisatrices. Lia est un calendrier menstruel joli, simple et personnel. Comment ne pas l'aimer ?

Télécharger

Tu ne saisis pas tout. Du moins, ta curiosité te pousse à divulguer quelques informations qui permettront à Lia d'établir un suivi fiable.

Il faut environ trois mois pour qu'elle puisse t'aider en toute sécurité.

Tu as enlevé ton DIU seul·e·x, dans ta chambre, suivant un tuto trouvé sur internet. Tu as tiré sur le fil de nylon que tu as d'abord dû chercher du bout des

ongles. Ça n'a pas fait mal. Tu t'es senti·e·x fort·e·x et tu as aimé ça.

16

Lia t'explique le fonctionnement de ton corps. Désormais, tu attrapes ton téléphone à bout de bras, au réveil, tu as besoin de la lumière crue de l'écran pour émerger. Tu veux savoir ce qu'il se passe en toi, pour être sûr·e·x, tu ne sais pas bien de quoi, mais c'est le sentiment qui t'occupe.

Lia est capable de prédire tes émotions, tu peux ainsi appréhender tes journées, planifier une pause et prendre du temps pour toi quand elle te le conseille. Lia est une alliée qui sait capitaliser sur ton bien-être. Ses indications se veulent fluides et rassurantes. Lia a la capacité de transformer la matière chimique et organique qui te compose, celle que tu as toujours haïe, celle qui prend trop de place et t'embarrasse, en données précisément schématisées et ça t'excite.

À l'aide d'un indicateur vert, Lia te prévient de tes jours de fertilité. Tu ne veux pas d'enfant et tu t'interroges quant à ce choix de couleur. Peu importe tes convictions, Lia mène la danse, ilotière de tes quartiers intérieurs. 🌿 Feu vert, passez! 🌿 Feu rouge, 🛑 STOP! Mais comme d'habitude, tu n'écoutes pas et fais l'inverse.

Lia te fait aimer ces changements qui s'opèrent en

toi et que tu as si longtemps ignorés. Lia est devenue l'adelphe que tu recherchais.

Tu repenses à cette amie commune qui vous a présenté·e·s. Tu lui envoies un texto pour la remercier.

– De rien bb.

En farfouillant les réglages de Lia, tu trouves une option te permettant d'indiquer l'utilisation que tu souhaites faire de l'application. Tu avais mentionné, lors de ton inscription, qu'il s'agissait d'une aide à la contraception.

Pourquoi ne pas essayer autre chose? Devenir une meilleure version de soi. Aide à la conception.

Engendrer une meilleure version de soi. Avoir un enfant avec Lia, un rêve? Le tien?

Finalement ça ne change pas grand-chose. Si ce n'est que tu as l'impression d'avoir ouvert une porte supplémentaire. Lia te prévient des jours heureux, elle fait le décompte.

Trois, deux, un!

Tu veux voir si ça marche, juste pour essayer.

Tu n'as jamais trop cru en ton pouvoir de fertilité.

De toute façon tu es lancé·e·x dans une nouvelle carrière, à peine entamée et incertaine, certes, mais qui ne tente rien n'a rien. Ça vaut pour les deux alors tu essaies.

Nique l'Enseignant·e·x. Nique toi. Nique les gens qui n'aiment pas les enfants. Tu n'en veux pas non plus, ce que tu veux toi, c'est expérimenter ; le choc hormonal, tu veux du shoot, de l'intensité, celle du corps, le tien, celui que tu as toujours haï. Encore, plus fort, meeeeeerde !

C'était mieux que jamais tu as joui trois fois, pas un orgasme, tu as joui avec facilité presque un peu trop vite, alors tu as recommencé. Tu as pensé à Lia très fort encore et encore. Les seins durcis par le plaisir, les mamelles tirées, comme si extensibles à l'infini. La douleur agréable, la claque et le plaisir. Du plaisir à volonté.

Ta peau froide qui transpire. Une sensation d'inconfort et la brûlure qui, tu l'ignores, restera. Tu n'y aurais pas cru.

Undeuxtrocinqstrecinqsixsept, huit, neuf, dix jours de retard. Lia te prévient, t'alarme. Elle semble moins avenante à présent. Comme si un lien, le vôtre, avait été rompu.

Un homme blanc en blouse blanche te tend un bâtonnet blanc.

Le test est joli, tu te demandes qui a désigné ça. Peut-être un·e·x artiste oublié·e·x dont la disparition définitive aurait échoué ?

De retour chez toi, tu pisses. Un peu trop longtemps. Ils avaient dit dix secondes, tu en tiens vingt. Trop fort·e·x. Tu exposes le joli bâton sur le rebord de l'évier et pars te doucher.

Le jet puissant blesse ta peau, cette enveloppe encombrante, la tienne. Tu cherches la chaleur sous l'eau qui ruisselle le long de ton corps. Tu observes les gouttes perler – tomber – ruisseler en te demandant où elles finiront. Leur disparition soudaine annonce pourtant le début d'un voyage nouveau.

Ta peur du vide te semble soudainement infondée, puérile et stupide.

Tu reçois un message de JJ (Jane Jr.), nièce de Jane HOW. Elle pourrait, si besoin, t'aider. T'orienter, pour trouver l'accompagnement nécessaire dans ta décision. JJ, comme sa tante, est une faiseuse d'anges. Elle a été introduite pour contourner le durcissement des lois liées à l'avortement. Tu peux consulter à distance et te faire livrer curettes, pinces, valves et spéculum à domicile. JJ t'apprend tout, dans la sororité et la bienveillance.

Tu lui expliques que tu n'as jamais été bon·ne·x pour prendre des décisions, que finalement, c'est la vie qui te portera. Ta haine du monde et de toi-même, ton autocentrisme que tu ne supportes plus finiront bien par te mener quelque part.

Les idées qui te submergent et t'épuisent. La société

qui t'effraie, t'attriste. Un court instant ton esprit s'apaise, tu prends le temps de respirer.

Si tu venais à y changer quelque chose, ce monde ne serait plus le même et cela t'effraie encore plus que tout le reste. Et puis, elle te dit de ne pas t'inquiéter, que ça ira, tout finit par passer, tout va. Pourtant, loin de toi le souci du souci, ça en valait bien le coup, peu importe le résultat, te voilà à l'aube d'une aventure intense, comme tu l'as toujours voulue. Celle que tu cherchais et qui enfin te sortira de ta torpeur d'élue·e·x.

L'intensité a remplacé la profondeur des choses et la meilleure version de toi vient juste de mourir.

Tu te demandes si JJ a été envoyée de la part de Lia. Il n'y aurait, sinon, pas d'autre raison d'une telle approche. Et comment aurait-elle pu être au courant de ton retard de règles ? Furtivement, tu regardes autour de toi, comme si la bulle de verre que tu t'étais soufflée, ton cocon, venait d'éclater, cisillant au passage ton corps et dévoilant ton âme au grand jour, mis·e·x à nu.

Tu te sens épié·e·x, trahi·e·x et vendu·e·x.

Tu as entendu qu'en mandarin on peut utiliser le même mot pour signifier « apprendre » « étudier » et « imiter ». L'apprentissage passerait ainsi par l'imitation et vice versa. L'éducation trop occidentale qui

t'a été donnée t'a appris à prétendre être unique, à vouloir te démarquer, te mettre en avant pour te vendre et t'en sortir seul·e·x, en dérangeant parce qu'il faut prendre sa place. Pourtant, tu aimerais apprendre, lâcher un peu ce trop-plein de responsabilités, ne plus chercher à te démarquer, ne plus prétendre être cette meilleure version de toi-même. Tu te réinventes mime, imitateur·ice·x en gestation, excellent dans le domaine artistico-politico-humouristique du monde trop triste dans lequel tu évolues.

Tu guettes ta boîte mail à la recherche d'un peu de reconnaissance, en bon·ne·x bovarien·ne·x, fenêtre sur cour, à observer le monde bouger.

Enfin, tu commences à te sentir mal. Tu pourrais vomir tripes et boyaux mais rien ne sort.

En passant devant ton frigo, tu prends une petite cuillère de moutarde que tu glisses dans ta bouche. L'acidité te fait du bien. En fond sonore, « bébé congelé » de noir boy george.

Le soleil pénètre ta cuisine. Tu as envie de ne rien faire, tes pieds nus au contact du ciment, tu t'allonges par terre pour mieux profiter de la fraîcheur, les yeux rivés au plafond, l'esprit guidé par la musique. Flâner dans ton petit studio, c'est ça pour toi le luxe.

Merde, le test. Tu l'avais oublié.

Tu pars te chercher une tasse de café. Un rapide

message à l'Enseignant·e·x. « Suis enceint·e·x, tout ira ». Lia t'annonce la rupture. Sans explications. Elle te back, te met en pause.

Comme Lia est partie et qu'elle ne te répond plus, tu cavales – à la recherche d'un·e·x nouveau·elle·x ami·e·x. Tu te demandes pourquoi la plupart des produits merch et apps portent des noms féminins. Ce concept absurde te semble voué à la haine, la haine des meufs.

Tu contactes ton amie Grind'go, elle ne répond pas. Il semblerait que son compte ait été désactivé. Encore une de perdue. Tu cherches. Laïa.

LAÏA

Laïa est l'application gratuite indispensable à toute personne gestative utérine. Un classique qui permet de suivre sa grossesse au jour le jour en recevant des conseils et informations actualisées.

Cette application est géniale, elle m'a suivi tout au long de ma grossesse. De plus, on peut programmer ses RDVs, ajouter des tâches, ses notes et questions.

Télécharger

Tu tapotes les informations du bout des doigts, date des dernières règles, heureuse que Lia t'ait laissé ces quelques notes avant qu'elles ne soient gelées, probablement revendues à un autre service. Laïa t'indique la date prévue du terme.

Félicitations !

À peine informé·e·x de l'arrivée d'un nouvel être dans ta vie, sa petite silhouette apparaît. Tu ne t'y attendais pas. Toi qui pensais que cette rencontre n'aurait lieu qu'à la naissance, au mieux, à la première échographie.

Iel est là.

Lové·e·x dans ton utérus. — Bonjour petit·e·x toi. Iel ne te regarde pas, pour le moment bien au chaud, dans une bulle lointaine.

LAÏA L'évolution de l'embryon : ton bébé a actuellement la taille d'un pépin de pomme. Sa tête se sépare de son corps. Sa queue a disparu. Les taches noires sur le côté de sa tête sont ses yeux. Les bras et les jambes sont des bourgeons qui s'allongent. Ils se terminent par des mains et des pieds rudimentaires. Les divers segments des membres sont identifiables.

Le foie, les reins, les organes sexuels internes sont quasiment formés.
Les hémisphères cérébraux se développent.
Son petit cœur tourne à plein régime.

Un lien s'établit. Tu regardes ce têtard informe, fasciné·e·x par sa complexité, des finitions si précises bien qu'à peine entamées. Quelque chose change en toi et tu as soudainement l'impression d'être là où il faut, au bon moment.

Le lendemain matin, Laïa te montre bébé.
Tu l'appelleras Simon, pour le moment. Les cristaux liquides de l'écran nappent tes yeux d'amour et de fierté. Simon bouge, Simon va bien, tu le sais, car c'est Laïa qui te le dit, Laïa qui prend soin de lui. Laïa et toi construisez une relation fiable et rassurante. De toute manière, tu sais qu'elle sera limitée dans le temps. Neuf mois, trente-neuf semaines, 41 semaines aménorrhées. Ses indications sont précises et riches. Tu fourniras désormais à Laïa les informations demandées, sans trop te poser de questions. Ce qui t'occupe, c'est le bien-être de Simon. Heureux·se·x de pouvoir te reposer sur quelqu'un, fatigué·e·x par les changements hormonaux qui s'opèrent en toi et après tout, tu n'y connais rien alors la curiosité te dévore, à l'obsession. Tu avances la frise temporelle. Scroll sur le côté. Simon a grandi.

Il fait désormais la taille d'un melon.
Simon fait la taille d'une pastèque.

Deux grosses paupières recouvrent ses yeux. Il se repose. Tu observes sa peau. Elle a la même teinte que la tienne, en plus jeune, plus éclatante. Cette peau si parfaite. Par endroits, elle semble translucide. Passant du jaune au violet, un arc-en-ciel s'y déploie.

Tu regardes ses petits ongles. Ils sont déjà longs. Tu te demandes s'ils sont mous – à aucun moment tu ne penses à l'occupation de ton corps, au putsch auquel tu assistes, aliéné·e·x et attendri·e·x.

La main de Simon s'agite en sursaut. Simon sourit, il a les yeux fermés. Ton regard éclaté sur le rideau baissé de ses paupières irisées, le temps à peine d'une explosion atomique au blast éternel.

Le lendemain, tu te rends à l'École. Tu évoques ta grossesse à l'Enseignant·e·x. Iel semble étonné·e·x. Iel ne pensait pas que l'enfant serait gardé. Ici c'est bien trop dur pour se consacrer à autre chose. Il faut choisir ses batailles. L'excellence requiert temps, investissement et attention.

Iel te glisse que, de toute manière, désormais, tu n'auras plus qu'à exposer ton enfant. Tu imagines un nourrisson rampant dans un cube blanc, cher-

chant désespérément à se redresser sur ses pattes arrière, allant-venant le long des murs tel un forcené.

« Ton chef d'œuvre, tu es en train de le faire. »

Cela te semble ridicule. Comme si d'un coup, tu te retrouvais relayé·e·x au second plan, caché·e·x derrière un ventre qui inépuisablement s'emplit.

Comme si, par ton choix, une route toute tracée s'était dessinée devant toi, avec pour cela deux options, l'investissement de ton enfant en marchandise ou alors, la disparition. Après tout, tu n'es personne. D'ailleurs, l'Enseignant·e·x ajoute que désormais tu n'auras plus besoin de postuler aux concours, ça serait une perte de temps et d'énergie, deux choses que tu n'as plus. Vous passez à autre chose.

Tes yeux balaient l'espace. Une salle un peu trop grande pour l'espace vide qu'elle contient, parsemée de quelques tables et chaises. Tout est beige et vire au gris. Une odeur de clope froide, de thé et de poussière se fait sentir. Tu tripotes la table à laquelle vous êtes assis·e·xs, gratouillant nerveusement le bois, honteux·se. Des inscriptions aux murs comme seules témoins du passage furtif des Étudiant·e·xs.

Here 4ever

<3

De retour chez toi, Simon gigote. Laïa t'informe de ses progrès, incroyable !

Cet enfant t'impressionne déjà. Tous ces matins passés à l'observer t'ont nourri·e·x d'un amour auquel tu ne t'attendais pas.

Simon tourne la tête, doucement, plus doucement que d'habitude. Sa peau te semble plus détaillée que d'ordinaire, laissant paraître chaque pore, chaque poil. Ses yeux, ouverts cette fois, brillent. Ils sont grands. Il paraît que c'est fait pour attendrir — grosse tête grands yeux petite bouche. Ces yeux obscurs, d'un noir profond dans lesquels on pourrait retrouver l'histoire de l'univers. Ces yeux, ses yeux, te regardent, toi. Et le temps d'un instant tu les imagines figés, comme si ce bonheur trop vite arrivé était inévitablement le signe d'un malheur imminent, une tragédie à laquelle vous ne pourrez échapper. Tu penses aux parents qui perdent leurs enfants, soufflé·e·xs par la cruauté du monde. Tes yeux sont remplis de larmes, une piscine à débordement et ta gorge serrée comme un corset. Tu ne t'étais encore jamais senti·e·x aussi vulnérable, submergé·e·x.

Simon ouvre la bouche. Il semble chercher quelque chose. Simon te parle, tu l'écoutes. La douceur de ta chair, la chaleur corporelle. Toi, attendri·e·x devant lui. Vos moments magiques et indescriptibles. Tu te cherches dans son visage.

Entretemps, Laïa est partie. Simon parle, encore.

Il te raconte ce qu'il a ressenti, tous ces matins passés ensemble, ces matins où, dans l'obscurité, tu l'observais. Il semble contrarié. Il te reproche de l'avoir épié, quotidiennement, sans considération réelle pour sa personne si ce n'est l'intérêt de ton propre épanouissement, de ta quête hormonale délirante.

Tu ne sais que répondre. Tes pensées se mêlent et les mots peinent à venir. Tu pensais bien faire, prendre soin. Offrir la meilleure version de toi-même à quelqu'un·e·x d'autre.

Il te coupe :

– Tes cheveux sont sales. Tu as la mine décatie. Tu devrais te laver. Recharger la batterie de ton téléphone, j'ai faim. Je fais désormais la taille d'un chiot. Bientôt assez pour me sortir de là. Tout prochainement, tu commenceras à ressentir des brûlures, c'est ton estomac qui s'enflammera. Tu te diras que ça passera, mais non. Elles deviendront de pire en pire. Tu essaieras vainement de boire des infusions de graines de lin, une pâte visqueuse qui te fera perdre le peu de dignité qu'il te restait, mais tu ne pourras rien y changer. Ton dos endolori t'obligera à te coucher, la position horizontale laissera la bile remonter doucement le long de ton

œsophage, le brûlant vivement. Ce sont mes cheveux qui poussent. Des poils sont déjà formés sur l'entièreté de mon corps. Ils tomberont avant ma sortie. J'urine en toi, mère, je te pisse dedans. Plus tard, je te pisserai dessus !

J'entends, je sens et ressens tout. Je sais tout, ce que tu fais, ce que tu sens, ressens, penses. Je t'envahis, je suis ta crainte, le vide que tu ressentais et qui était plein de peur, cette peur du plein de l'autre sera remplie de ma pleine présence à moi. Je ne te lâcherai plus, je grandis en toi comme on occupe un pays, avec les larmes et la violence.

Simon se fige.

Le temps d'un instant, l'écran brouillé vacille et te voilà tiré-e-x de cette effroyable confrontation. Bébé bouge. Tu regardes ton ventre avec effroi. Tu ne savais pas ce qu'était un enfant. Tu ne savais pas vers quels chemins Lia te mènerait. Était-elle seulement au courant ?

Un peu plus tard, dans le bus en direction de l'École, tes mouvements ne sont plus régis que par la peur. Tes muscles tendus plaquent la chair contre tes os. Le poil dressé, tu es aux aguets. Un cri d'enfant retentit. Tu sursautes. Au loin, une mère secoue nerveusement la poussette de son enfant rouge de sueur et couvert de larmes. Tu regardes

ton ventre, à la recherche de Simon. Il n'est plus là.
Ton portable s'est éteint.

Rendez-vous avec l'Enseignant-e-x.

Tu n'oses pas lui raconter la confrontation passée.

En milieu hostile, tu sais bien que tu ne pourras te confier sur tes expériences nouvelles. Ici, c'est le travail, la dévotion et l'économie de soi qui prédominent pour la création. Des luttes menées seul-e-xs, c'est le système qui l'impose. Le collectif ne rentre pas dans les créneaux des Écoles.

On essaie mais ça ne marche pas, ou peu. On vous apprend la création d'entités au profit des marchés, mais tu ne sais pas encore lesquels, on ne vous les explique pas. Pour le moment vos mots, vos idées leur appartiennent.

Les conflits se règlent autrement. On parle, on joue et tout semble différent. On lutte, on se bat pour les bonnes causes. Parfois on vole, parce qu'il faut voler quand on n'a rien. Il faut voler pour avancer, déployer ses ailes parce que c'est cette réalité, légèrement en dehors des certitudes normées, qui permet aux individus de penser. On refait le monde.

On parle, on rit sans jamais évoquer la chance, le
luxu du temps, ce temps qui n'a pas de prix.

La veine qui fait que nous sommes ici plutôt que
là-bas.

En montant l'escalier tu l'entends, cette chanson
que tu as tant aimée, ancrée en toi. *No kids, more
coke!* ce cri de ralliement, ces paroles qui tournent
en boucle et que tu as, toi aussi, chantées. Celles
que tu rêves secrètement de hurler, entre l'amour et
la colère, la haine et l'admiration. Tu la chéris car
déjà, elle représente quelque chose de perdu.

La force du travail, le talent inné et la disponibilité.

*No kids, more coke!*²

[Verse 1]

livin' for the thrill,

Art on the canvas, we're ready to spill.

[Chorus]

No kids, more coke, let's light up the night,

Living for the moment, everything feels right,

Raise your glass high, feel the energy flow,

In this life of freedom, we steal the show.

[Verse 2]

Bass pounds heavy, hearts race like fire,

In a world of ambition, we never tire,

2 La chanson *No kids, more coke!* a été générée et interprétée par diverses intelligences artificielles avant d'être réarrangée.

Splash of color, a wild brush stroke,
Dancin' in the chaos, we're never broke.

[Chorus]

No kids, more coke, let's conquer the floor,
Lost in the rhythm, always craving more,
Parties are the anthem, the life that we crave,
In the pulse of the night, we're wild and brave.

[Bridge]

Sparkling reflections, the shimmer and shine,
Cigarette smoke, as the stars align,
Life's a celebration, we're here to ignite,
Living in the moment, it's a reckless delight.

[Chorus]

No kids, more coke, it's our wild parade,
Underneath the neon, unapologetically unafraid,
With every sip, we're breaking the chains,
In this rollercoaster ride, pure joy remains.

[Outro]

No kids, more coke
So let's raise the stakes, let's drown in the sound,
In this vibrant playground, we're glory-bound.

[Instrumental]

[Intro]

[Verse 3]

I'm done with rules, I want to play,
No kids, more coke, let's raise a glass today.
No worries, no stress, just me and my friends,
Freedom call, let's break some chains, let's bend.

[Chorus]

Freedom call, let's dance till dawn,
No kids, more coke, we're breaking down.
Freedom call, let's feel the beat,
No rules, no limits, just pure sweet.

[Bridge]

Life's too short for endless plans,
We'll party hard, then sleep sound.
No more Mondays, no more blues,
Just freedom, fun, and sweet tunes.

[Verse 4]

I'm off to the beach, with my shades on,
No kids, more coke, let's chill and zone.
No work, no bills, just the ocean breeze,
Freedom call, let's live like these.

[Pre-chorus]

No more mornings, no more alarms,
Just days of fun, and nights of charms.
No kids, more coke, let's take the ride,
Freedom call, let's live our side.

[Chorus]

Freedom call, let's break some norms,
No kids, more coke, let's make our norms.
Freedom call, let's spread the word,
No rules, no limits, let's explore.

[Outro]

Vous parlez d'art. Tu n'as pas tellement eu le temps de t'immerger, récemment.

Tu te dis que ça reviendra sûrement. En attendant, tu te laisses guider par les histoires de l'Enseignant·e·x, tu bois ses paroles, prends des notes. Tu fais ton travail d'Étudiant·e·x, d'apprenti·e·x mime, enfin voilà.

Tu sors de ta poche la copie d'une aquarelle de Vanessa Baird. Ensemble, vous l'observez. Une femme a les mains dans le feu. La chair est apparente et coule tel un marshmallow qu'on aurait fait rôtir autour d'un feu de joie. D'ailleurs, tout semble dégouliner, fragile et menaçant.

À côté d'elle, un bébé est allongé au sol. *Mother with sick child.*

L'image t'effraie, tu te demandes si ce n'est pas Simon. Est-ce que tous·t es les enfant·e·xs sont comme lui?

Tu notes: «Aborder la question du soin. Thématique multifacette, trop grande pour être considérée

dans son ensemble, trop complexe. Rideau opaque. Responsabilisation des personnes, abandon du système de santé. Self-help. Injonction au bien-être et au bonheur. Récompenses. Implication dans un sujet quand on y est confronté·e·x uniquement, c'est bien ça ? Individualisation des personnes, séparation, fragmentation, morcellement des sujets. Pillage. »

38

Tu aurais pu décider de prendre soin de Simon en lui offrant une meilleure inexistence, loin des larmes et de la violence. JJ te l'avait dit. D'ailleurs tu avais commandé le kit, lors d'une nuit d'insomnie, mais tu as fini par l'oublier sur un rebord de fenêtre, trop pris·e·x par l'ascension émotionnelle et hormonale qui t'envahissait.

La parentalité est d'intérêt public, tu le sais. Encore des mots fatigants à écrire, il faudrait pourtant les lire, les écrire et les dire, encore et encore. Les crier, car un jour, l'Enfant négligé·e·x deviendra adulte ; un·e·x être aimé·e·x, respecté·e·x ; un Nous plein d'idées, d'intentions et d'actes. Simon sera la Mère, le Père, l'Adelphe, lae Soignant·e·x.

Tu découvres l'agnation, en même temps qu'elle te dévore. Pris·e·x dans les filets des transmissions, ceux de Simon, ceux des personnes à la tête de tes relations virtuelles inventées.

Assiégé·e·x. Simon a pris place.

Tu te demandes si toi aussi tu mentiras au monde ou peut-être lui diras-tu que c'était facile, fantastique et merveilleux? Lui parleras-tu de Jane HOW, Lia, Laïa, JJ et Simon?

Vanessa Baird s'occupe de ses trois enfants et de sa mère. Elle leur reproche d'être trop grand·e·xs, de trop grandir, de prendre trop d'espace. Au fil des dessins, la maison familiale semble rapetisser. On voit du sang, des yeux jaillir de leurs orbites, des têtes arrachées et du feu. Celui qui bientôt ravagera nos forêts, nos maisons et dont seuls resteront les cavités, érodées par nos larmes, décombres de l'occupation perpétrée et de l'inaction claire et consciente des domin...

Tu t'endors.

– Mère, mère.

Tu sursautes. Cela faisait plusieurs jours que Simon ne s'était pas manifesté. Tu avais laissé ton portable de côté, décidé·e·x à te recentrer – sur toi, sur ton ventre et la véritable existence qu'il abrite, celle que tu ne connais pas encore. La nuit et son silence laissent la place à ton esprit agité de tournoyer et célébrer la farandole des inquiétudes qui désormais t'occupent.

– Il est temps pour moi de prendre mon indépendance.

– Horreur! Pas encore, tu n'es pas prêt!
Simon t'explique que si, théoriquement, un bébé peut survivre à partir de 22 semaines aménorrhées. Tu essaies de le calmer. Il ne t'écoute pas, te coupe la parole, puis se tait.

Tu sens ton ventre bouger. C'est plus fort que d'habitude. Entretemps les brûlures ont commencé. Il avait raison. Tu te relèves péniblement, essaies de marcher un peu. Ton dos te fait mal. Tes jambes gonflées ont elles aussi du mal à te porter.

Tu t'assieds un moment, essaies de sortir de cette torpeur. Ta colonne durcie t'empêche de penser. Tu visualises chaque muscle serré, raide à s'en distordre. Lentement, il te lâche, ton corps s'affaisse sur ce qui semble être ton lit.

– Mère, mère. Le temps est venu. Tu ne peux plus lutter. J'ai pris et appris de toi, tout ce que tu as eu. Lâche et relâche-toi. Tu as perdu. Dehors ou dedans, je suis là, plus fort que toi.

Le plafond semble loin et les meubles ont disparu. Vos corps, enrobés par la lumière crue de l'ampoule suspendue, gisent, vestiges de l'horreur, témoins de ta faiblesse.

Tu prends conscience d'une sensation étrange. Quelque chose que tu n'avais pas ressenti depuis des mois. Ton corps léger, sans douleur, aucun mal. Le feu a cessé de brûler, ne restent que les braises chaudes du tumulte passé.

Ton regard s'abaisse. Doucement. L'épiderme bleuté, perlé de sueur. Le muscle tendu mais fatigué tremble.

À la place du ventre rond que tu avais adopté, une masse flasque de chair pend.

L'enfant n'est plus là, mais le brandon brûle toujours.

– Mère, mère. Là, je suis là.

Petit avatar, sale môme. Il a pris place dans la chair flasque!

Pris-e-x de panique, tu attrapes ton téléphone.

Simon a quitté – lui aussi – la surface lisse et glacée de l'écran.

L'icône de l'application, une fleur de cactus, n'est plus là. Tu la recherches sur internet, rien. Aucune trace.

Simon crie de plus en plus fort.

L'idée te vient de demander conseil à Rina, un forum historique dédié au self-help, à la récupération de la connaissance de leur corps par les adelphe-s utérien-ne-x-s, que tu avais un peu laissé de côté, manque de temps. Et puis, il faut bien se l'avouer, le design dépassé de l'interface n'a pas su te capter.

Conscient·e·x qu'il en ressort certainement d'un manque de moyens ; forcément, la collectivité et l'autogestion ça rapporte moins qu'une société de produits pour bébés établie sur le marché mondial, décidée à mettre en ligne une App'mie afin de récolter des données, innover et placer sa gamme de produits directement auprès des utilisateur·ice-x-s. Des cybercriminels cybermatérialistes qui suscitent l'enchantement par la transformation de ta matière organique en datas, la consacrant en réalité à la mise en marchandise de tout l'être, prônant au passage le développement de la recherche médicale. Ridicule, tu te sens ridicule.

Au secours, mon enfant est un avatar
qui prend possession de mon corps !

Rina ne sait que dire.

Rien. Les mots ne viennent pas. Et puis :

S'agit-il de votre enfant ?

Non ! Simon est le fruit de la création de Laïa. C'est elle qui veillait sur lui. Simon aurait dû n'être qu'une image vouée à me projeter dans ce que je suis moi-même en train de créer. Mon plus grand chef-d'œuvre, le fruit de mon travail. On a volé mon enfant.

Rina ne parvient pas à répondre à votre question. Il semblerait que les mots clefs entrés ne correspondent à aucune de nos données. Veuillez modifier votre recherche où vous tourner vers une autre App'mie.

Sursaut. Tu te réveilles en sueur.

— Le rêve, mère, n'était pas infondé. Voyez, l'horrible masse informe qui pend sous vos seins, tirant la peau jusqu'au pubis, longeant, frottant la vulve sèche.

Ton regard se baisse, à nouveau, tu découvres la vision monstrueuse de la masse distordue sous le poids de Simon. Simon qui a migré dans ton corps, assiégué réellement.

La douleur se fait plus forte.

Toujours allongé·e·x, tu ne parviens plus à bouger. L'idée te vient d'appeler au secours, il te faut un médecin, vite un médecin ! Mais personne ne répond. C'est comme si le monde avait disparu. Toi qui l'avais si longtemps craint, évité, désormais tu le regrettes.

Le décor a changé. Il semble avoir fondu. Une aquarelle trop mouillée dans laquelle se dissolvent les détails.

Les murs délavés coulent. Le parquet est noyé.

Ton matelas flotte.

Simon pend, toujours accroché à toi, de l'autre côté du lit. Il a presque touché le sol. Toi tu es étalé·e·x, entre le matelas et le parquet. Ce terrain de bois que d'habitude tu chéris, celui que tu as tant caressé, fasciné·e·x par ses aspérités et toute l'histoire qu'il contient. Ton corps chaud-froid pris dans l'inconfort. Rien ne lui est supportable, tout t'est insupportable. Des lueurs rouges, blanches, bleues éclatent et tourbillonnent dans ton champ de vision, le rendant de plus en plus restreint.

Tu t'agrippes aux draps.

Simon ne parle plus. Il semble lui aussi pris dans une lutte folle.

Tu sens ta chair se distendre encore, peu à peu elle se déchire.

La lumière crue éblouit maintenant tes yeux. Tu ne parviens plus à savoir où tu es, qui tu es.

Simon a touché le sol dans un fracas mou.

Une main tendue le ramasse. Elle est d'un blanc étincelant. Un gant blanc qui brille et dont l'éclat vif est cisaillé de drips rouges.

On pose la chose sur toi. Iel est petit-e-x et bleu-e-x.

Sa bouche se tord, agrippe ton téton.

Le mord, le tire, le suce.

Tu tiens l'enfant.

Autour de toi la salle est blanche, constellée de taches bleues et rouges. L'enfant s'apaise au contact du liquide chaud qui sort de ton sein. Iel te pisse dessus.

Tu n'es plus et ne reviendras pas.

Le temps a passé et le souvenir de Simon te hante toujours. Tu n'oses en parler à personne, de peur que ça n'ait été que le fruit de ton imagination, transformé-e-x par les mutations qu'ont subies ton corps et ta psyché. D'ailleurs, tu ne vois plus personne. Lassé-e-x par les regards inquiets face à ta mine défraîchie, ton teint terne et les larmes logées aux coins de tes yeux. Tu n'as pas voulu déranger de peur d'être insipide. Simon avait peut-être raison lorsqu'il parlait de toi, après tout, il te connaissait mieux que quiconque. Simon te manque, vous ne faisiez qu'un.

Au fracas de l'enfant, tu as compris qu'iel était hors de toi, qu'iel ne t'appartenait pas. Tu as senti cette chair chaude qui n'était pas la tienne. Un sentiment de responsabilité s'était installé et tu ne parlerais à personne de cette histoire, afin de la faire tienne et garder, au mieux, un peu de distinction.

De retour à l'École, tu exposeras l'Enfant, tel un trophée. Tu brilleras de bonheur aux yeux des gens. Tu repenseras à la note inscrite dans ton carnet.

No children until I have done it.

Ton téléphone sonne. Un bip. Tu sautes sur l'écran. Expéditeur·ice·x inconnu·e·x. Peut-être quelqu'un·e·x venu·e·x te chercher, te découvrir et dévoiler au monde ton talent caché.

ILAN

Nouveau bébé ? Suivez le développement de votre bébé et gardez ces moments spéciaux pour toujours. Installez l'appli Ilan qui soutient les mamans et les papas !

Ilan est l'application bébé la plus complète, vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin dans une seule application.

Télécharger



No kids, more coke!

The first of these is the fact that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The second is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The third is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The fourth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The fifth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The sixth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The seventh is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The eighth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The ninth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The tenth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable.

NO
KIDS,

translated by Christine Gutman

MORE
COKE!

The first of these is the fact that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The second is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The third is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The fourth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The fifth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The sixth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The seventh is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The eighth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The ninth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The tenth is that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable.

The air in the room is just mild enough for a naked body to lie there without its skin stiffening and its hairs bristling. It is the day of your birth, five to midnight, the time at which Sylvia Plath also brought her first son into the world.

Outside, snowflakes slash the cold halo of ECO bulbs there to guide the few souls braving the inhospitable night. She lies there, her gaze piercing through the skylight of her room, seized by this strange ballet. Slightly worried, yet miles away.

Soon enough she will be taken to another room to have you taken out. She doesn't quite understand why—oh well. Her name is Elise. Elise has long, black hair, slender fingers with big, square nails, and a well-maintained body that doesn't spill over. Elise loved but swore she would never let it happen again. Elise is one of those people who are let down, bitter and melancholic. The kind that talks about the past and forgets to look to the future. The kind that thinks the world is meant to be just and convinces themselves that they are always on the right

side. Gently, the scalpel makes its incision in Elise's skin. The first drops of blood appear. The tears bead on the stretched-out hide, as though the rift in this stretched-out body had been waiting for this moment. You had never seen a naked body cry. The flesh is parted. Elise is gone, never to return.

The child is pulled out. First, the head.

Pause. The image of a face propped on that stretched stomach as though a decapitated child—you—were resting one last time on its mother.

You are at once inside and outside. Not yet fully born.

They extract you. You don't let out a first cry. You must let the anticipation build. Finally, you scream your lungs out. Your inaudible words draw attention, but the world can't understand your message.

Too bad. You are glued to your mother's bosom. Her large breast enters your mouth. Instinctively, you suckle. You suck down the liquid that quickly slakes your thirst.

You doze off.

It was said that you were a happy child. You grew up in imaginary worlds of your own making. You were born a tadpole that metamorphosed into a frog, then a cat, a bird and a mouse. Sometimes you were a fox, other times a whale or even an ant. You crossed thousands of miles, hungry for adventures, on the hunt for treasure. You flew, dove, leaped, climbed and explored the world from above, below and beside, in all its impetuous randomness, which you struggled to make sense of. Wind caressed your hair, tousling it into wild vines. Earth offered up its color palette to your body. Rainbow child. It gave you drink as it would its own child. Lastly, fire turned you to burnt wood with a deep blue iridescence. Indigo child.

One morning, you awoke to find yourself a chick. People started looking at you differently. The way they spoke to you had changed. You learned what expectations and demands were and met both as best you could. The years went by and you became

a pink flamingo, a bit lazy, standing on one leg, poised to fly away yet again.

You became passionate about art. Talent quite naturally poured forth from you. People – your family, your friends, your fathers, your mothers – hailed you. Prodigal child.

You got into a prestigious art school and entered the sacred phase of your life fully aware of the importance, the singularity, of that instant. You had been selected. Chosen.

You believed that and quickly came to understand that if you didn't, no one would do it for you.

You must stake out your position, claim your spot.

56 Right from the start, the Professor has the Students break into two groups. Boys on one side, girls on the other. There are far more girls than boys.

You are taught that, in order to succeed, one needs a nice, stiff cock in one's underpants. As for everyone else, "Good luck."

The Professor says, "No kids before forty."

You write in your notebook:

*No kids until I have done it.*¹

1 Sylvia Plath, "Cape Cod, Wednesday: July 17." *The Unabridged Journals of Sylvia Plath*, Vintage, 2000, p. 293.

You look around. Long beams of light flood into the room, cutting their way between the heavy velvet curtains that adorn the four tall wooden windows. An omen for the new elect about to be thrust into the spotlight, into the battle of who can shine brightest under these makeshift projectors—an arena of rivalries, an empire of imagined careers. All of them will be overqualified-disqualified. Your eyes follow the glittering dust that is whisked up in wisps by the warm air in this oversized room with its draped brown walls. A Wild West ambiance. From now on you move anonymously through a silent, opaque realm whose language is coded. No one seems surprised by the words that are spoken. Like a secret dialect everyone has agreed to speak in order to conceal all forms of uncertainty in the face of some irrefutable reality.

57

These words follow you home, haunt you, flay you. You try to find an answer to the injunction that has been conveyed to you and that now courses through your veins. The wound, however, protrudes. Alone at night, you think about it. Your finger gently enters the rift. The chasm of the norm.

Despite being fulfilled and full of dreams, you feel an emptiness. Your body has always been an unwieldy husk whose interior you have struggled to arrange.

You fear all that enters you. You don't like to eat, lest the food settle inside of you and end up invading and conquering you. After all, that thought seems perfectly rational: who would want a besieged body?

You are afraid of yourself. You are afraid of disappointing yourself. You are afraid of the feeling of omnipotence that makes you believe the world is yours. You are afraid of being able to do anything but not knowing where to start. You are afraid of living, afraid of existing, afraid of dying because it might upset, might slightly disturb, the order of things.

I can do anything, which means I can be nothing.

You are afraid of the trust people place in you. Even now you know that it will one day vanish, as soon as they realize it was a bad call. It happens—oh, how it happens.

Your existential, if essentialist, fear doesn't end with you, doesn't stop at the edge of your body. It seeps into the outside, and this haunts you all the more. You are afraid of products that might harm you. You are afraid of noise, of the world and of people. And yet this fear is not your own. It has taken up residence in you like a bird building its nest. One beautiful sunny morning. Bit by bit, until every last page of the book has been dog-eared.

Your decision to make art stems from an irrepressible need to breathe the air that is yours out into a world that isn't.

Alone in your studio apartment. Its bare walls leave the necessary space for your ideas. Plain and unadorned. A mattress on the floor of your tiny curtainless bedroom. You like to roll from the mattress onto the ground. Go from hot to cold and vice versa. You spend entire afternoons crawling, creeping around, taking in all the matter of this land that is yours. The creaky, worn hardwood floor of the bedroom (warm), the big garnet cement slabs of the kitchen (cold), the terrazzo tiles of the bathroom (freezing). Alone in your apartment, you read and search for an answer. If such a small percentage of artists make it, then what happens to the rest? Do they simply disappear? Disappearing with dignity is an art whose secret is well-guarded. Or perhaps they wield the power to travel through space-time? Change is supposed to be healthy.

You have often tried to disappear, convinced that you have sufficiently botched your life to be able to wander off effortlessly, painlessly, without a trace.

Chapitre 3.

A friend you met on Grind'go tells you about Jane HOW, a pseudonym lurking in telephone directories, a backstreet abortionist. As the phone book era's Holy Spirit of mutual aid and moral support among supposedly amoral women, the Jane hotline sacrificed itself for the welfare of its siblings. It was brutally silenced by Prefectural Decree 643-3844. RIP. There were 11,000 of them.

60 In your case, it hasn't come to that. For quite some time now you have been looking to rid yourself of the hunk of copper that is anchored inside of you and that occasionally jabs at your matrix to remind you of your condition as a Uterian. Become a better version of yourself. Grow. You must. That lingering fear of the Other, of a foreign body penetrating you. You prefer the unobtrusiveness of virtual relationships. You have learned how to build a solid network on apps you choose with the utmost care. A sisterhood you can be proud of. The glare of your phone hurts your eyes, still accus-

tomed to darkness. As you scroll through searches related to Jane HOW, you remember the name of an app that had come up in your discussion on Grind'go. You are greeted by a refreshing, upbeat description:

AIDA

With Aida, tracking your cycle is easy and fun! Aida is the smartest period tracker on the market. It uses intuitive color coding; tracks your cycles and the length of your periods; predicts the start of your cycle; goes on pause automatically; protects your personal data; lets you set reminders. Don't just take notes: keep track of your intercourse, weight, temperature, pill, symptoms and moods. Six million users.

Aida is a sleek and user-friendly personal period tracker. What's not to love?

Download

You don't quite grasp all of it. Yet your curiosity compels you to divulge a few details that will allow Aida to start tracking you.

It will take about three months for her to be able to provide 100% reliable assistance.

You have removed your IUD. You did it alone in your bedroom after watching an online tutorial.

You tugged on the nylon string, after fishing around with the tips of your fingernails. It didn't hurt. You felt strong and you liked that.

Aida teaches you how your body works. From now on, as soon as you wake up, you reach for your phone. You need the glare of the screen to help you emerge. You want to know what is going on inside of you. To be sure. Of what, you don't really know, but that curiosity consumes you.

Aida can predict your emotions, which means you can now get a handle on your days—schedule a break and take time out for yourself when she advises you to. Aida is an ally who knows how to capitalize on your well-being. She provides a steady, reassuring stream of information. Aida has the power to transform the chemical and organic matter you are made of—the stuff you have always loathed, the stuff that takes up too much space and weighs you down—into neatly diagrammed data.

That excites you.

Aida's green icon lets you know when you are fertile. You don't want children and you wonder about the choice of color. But to hell with your convictions: Aida is the one calling the shots, walking her beat inside of you. 🟢 Green light: Go! 🔴 Red light: STOP! 🟡 But, as usual, you don't listen and do the opposite.

Thanks to Aida, you learn to love the changes taking place inside of you—the ones you had ignored for so long. Aida has become the sibling you wished you had.

You think of the mutual friend who introduced the two of you. You text her to thank her.

“No prob babe.”

While rummaging through Aida's settings, you find an option that lets you specify your purpose for using the application. When you created your account, you had indicated that you were using Aida as a contraception tool.

Why not try something else? Become a better version of yourself. A conception tool. Conceive a better version of yourself. Have a child with Aida. A dream? Yours?

What difference does it make anyway? Aside from giving you the feeling that you have opened a new door. Aida tells you which days are the good ones. She keeps count.

64 Three, two, one!

You want to know if it works, just to see.
You never really believed in your power of fertility.

Of course, you have just embarked on a new career, still in its tenuous early stages, yes, but nothing ventured, nothing gained. That holds true all around, so you go for it.

Fuck the Professor. Fuck yourself. Fuck people who don't like kids. You don't want kids yourself. What you want is to experiment, to feel the jolt of hormones; you want a fix, a rush, the kind that rocks one's body—your body, the one you always hated. Again, harder, fuuuuuck yeah!

It was the best you've had, you came not once but three times. You came easily, almost too quickly, so you started right back up. You thought of Aida again and again. Your nipples grew hard with arousal, pricked up and outwards to infinity. The exquisite pain, the spank, the pleasure. Unlimited pleasure.

Your cold, sweaty skin. A sensation of discomfort: the burn that, unbeknownst to you, will remain. You wouldn't have thought it possible.

Onetwothreefourfivesixseven, eight, nine, ten days late. Aida alerts you, alarms you. Suddenly she seems less congenial. As though a bond—yours—has been broken.

A white man in a white coat hands you a white stick.

An elegant test. You wonder who designed it. Perhaps some forgotten artist whose definitive disappearance failed?

When you get home, you piss. And piss. They said ten seconds. You've been going for twenty. Impressive. You set the elegant stick on the edge of the sink and step into the shower.

The powerful spray stabs into your skin, that unwieldy husk, your husk. You seek warmth in the water cascading down your body. You watch the droplets as they bead, fall, stream off and you wonder where they will end up. Their sudden disappearance heralds the beginning of a new journey.

All at once your fear of emptiness feels irrational, childish and stupid.

You receive a message from JJ (Jane Jr.). She is Jane HOW's niece. She can help you get the support you need based on your decision. JJ, like her aunt, is a backstreet abortionist. She was introduced to circumvent the legal crackdown on abortion. You can make a remote appointment and have curettes, pliers, valves and a speculum delivered right to your door. JJ explains it all to you in a kind, sisterly manner. You tell her that you were never any good at making decisions, that you'll go with the flow. Your hatred of the world and of yourself, and your increasingly unbearable self-centeredness will surely lead you somewhere.

Ideas overwhelm and exhaust you. Society terrifies and dismays you. For a brief instant your mind quiets down. You take a moment to breathe.

If you were to change something, the world would no longer be the same, and that thought terrifies you more than anything. But society tells you not to worry, that everything will be all right, everything passes in the end, everything goes. Not that you are one to worry about worry: it will be worth it, whatever the result. You are on the brink of an exhilarating adventure. Just what you always wanted. Just what you were looking for and what will finally rouse you from the torpor of your elect existence. Intensity has replaced depth and the best version of yourself has just died.

You wonder if it was Aida who sent JJ your way. Why else would she have reached out to you like that? And how else could she have known about your missed period? You peer around cautiously, as though the glass bubble you had blown around yourself—your cocoon—had burst, slitting open your body and exposing your bare soul for all to see.

You feel like you have been spied on, betrayed, sold out.

You once heard that in Mandarin the same word can mean to learn, to study and to imitate. Learning is thus a matter of imitation and vice versa. The overly Western education you received taught you to assert your uniqueness, stand out, show off,

sell yourself, make noise and make it on your own because you have to claim your spot. And yet you would like to learn, shed this surplus of responsibilities, stop trying to stand out, stop claiming to be the best version of yourself. You reinvent yourself as a mime, an impersonator in the making with a talent for capturing the aesthetico-politico-comedic dimension of the depressing world through which you are navigating.

In true Emma Bovary-meets-Rear Window fashion, you keep an eye on your mailbox, hoping for a little recognition, watching the world go by.

You start to feel sick. You want to throw up your insides, but nothing comes out.

As you walk past the fridge, you stop to scoop a spoonful of mustard and slide it into your mouth. The acidity feels good. “bébé congelé”² by noir boy george plays in the background.

Sunlight has seeped into your kitchen. You feel like doing nothing: you lie on the floor and stare at the ceiling, bare feet against cool cement, mind steered by music. Lounging around in your tiny apartment—now that is your idea of luxury.

Shit. The test. You forgot.

You go out for a cup of coffee. A quick message to the Professor: “Am pregnant, it’ll be”

Aida informs you that she is breaking up with you. No explanation. She has shelved you, put you on hold.

Since Aida is gone and not replying, you go on the prowl—in search of a new friend. You wonder why it is that most merch and app products have female names. This absurd strategy seems bound to arouse hatred. Hatred of women.

You reach out to your friend on Grind’go. She doesn’t reply. Her account appears to have been deactivated. Another one bites the dust. You keep searching. Aimi.

AIMI

Aimi is the must-have free app for all uterus-bearing people: this premier pregnancy tracker lets you follow your pregnancy from day to day and get advice and real-time information.

“This app is amazing! It saw me through my entire pregnancy. Plus, it lets you schedule appointments and add tasks, notes and questions.”

Download

Your fingertips tap out the data. First day of your last period. Thankfully Aida left those few notes behind before they were locked and probably sold to some other service. Aimi announces your projected due date.

Congratulations!

No sooner are you informed of the arrival of a new being in your life than their tiny body appears. You weren't expecting this—you who had assumed this encounter would take place at birth, or at the very least at the first ultrasound.

But here they are.

Curled up inside your uterus. "Hello, little one."

They aren't looking at you. They are cozy and warm inside a distant bubble.

AIMI

Embryonic development: your baby is currently the size of an apple seed. Its head is beginning to split off from its body. Its tail is disappearing. The black spots on the side of its head are its eyes. The buds of its arms and legs are lengthening.

Rudimentary hands and feet sprout from their tips. Its different limb segments are identifiable.

Its liver, kidneys and internal reproductive organs are almost fully formed. Its cerebral hemispheres are developing.

Its tiny heart is pumping at full capacity.

A bond has formed. You observe this amorphous tadpole and its complexity fascinates you—each detail so precise yet still inchoate. Something shifts inside of you and suddenly you have the feeling that you are right where you ought to be, when you ought to be.

The next morning, Aimi shows you baby. You will call him Simon for now. The liquid crystals of the screen plaster your eyes in love and pride. Simon is moving around, Simon is healthy—you know this because Aimi told you so, because Aimi is taking care of him.

You and Aimi are building a supportive, trustworthy relationship. And yet you know that she won't be with you forever. Nine months. Thirty-nine weeks. Forty-one without a period. She provides you with a wealth of detailed data. And from now on you provide Aimi with any information she requests, without a second thought. Your only concern is for Simon's well-being. You are glad to have someone to lean on, exhausted from the hormones fluctuating inside of you, totally ignorant

about the whole thing and therefore totally consumed with curiosity.

You skip ahead on the timeline. Scroll to the left. Simon has grown.

He is now the size of a melon.

Simon is the size of a watermelon.

Two fleshy lids veil his eyes. He is resting. You observe his skin. It is the same shade as your own, though younger, more radiant. Such perfect skin. In spots it appears translucent. A rainbow spanning from yellow to purple unfurls over it.

You observe his tiny fingernails. They are already long. You wonder if they are soft—not once do you stop to ponder this occupation of your body, this endearing coup, with you as its mad, teary-eyed witness.

Suddenly, Simon's hand flutters. Simon is smiling, his eyes are closed. Your exploded view of his iridescent eyelid-curtains lingers like a nuclear explosion with an eternal blast.

The next day, you go to the School. You mention your pregnancy to the Professor. They seem surprised. They didn't think the child would be kept. The School is too demanding for one to have other commitments. You must pick your battles. Excellence requires time, dedication and attention.

They whisper that, at any rate, from now on you might as well just exhibit your child. You imagine an infant crawling around inside a white cube, desperately trying to stand up on two feet, compulsively dragging itself back and forth along the walls.

“You are making a masterpiece as we speak.”

That seems absurd. As though all of a sudden you have been pushed into the background, hidden behind an inexorably expanding belly. As though, of your own accord, a preordained destiny has been rolled out before you, offering you two options: commodify your child or disappear. After all, you are nobody.

Besides, the Professor adds, from now on there’s no point submitting your work anywhere it would be a waste of time and energy—two things you no longer have.

You move on.

Your eyes sweep across the room. It is a bit too big for the empty space it contains, the sparsely scattered tables and chairs. It is swathed in gray-tinged beige. The smell of cold cigarettes, tea and dust lingers in the air. You fiddle with the table where you are sitting, you scrape at the wood surface neurotically, ashamed. Inscriptions on the walls are the sole testaments to the fleeting presence of Students.

Here 4ever

When you get home, Simon starts fidgeting. Aimi informs you of his incredible progress.

Already this child impresses you. Each morning you have spent observing him has nourished you with a love you hadn't expected.

Simon turns his head slowly—slower than usual. His skin appears more detailed than usual, each pore, each hair visible. His eyes, now open wide, twinkle.

Big head wide eyes little mouth: ithe stuff that is supposed to melt one's heart. Those dark eyes: deep black wells wherein one might plumb the history of the universe. Those eyes, his eyes, are staring at you. For a fleeting moment you imagine them frozen, as though this overhastily attained joy is the inevitable precursor to some looming calamity, some inescapable tragedy. You think of the parents who have lost their children to the world's cruelty. Your eyes well up, two infinity pools, and your throat tightens like a corset. You have never felt so vulnerable, so overwhelmed.

Simon opens his mouth. He seems to be searching for something.

Simon speaks to you. You listen. The softness of your flesh, your body heat. You, moved by him. These indescribable magic moments you share. You look for yourself in his face. In the meantime, Aimi has left.

Simon speaks again.

He tells you what he felt all those mornings you spent together, those mornings when you observed him in the darkness.

He seems frustrated. He reproaches you for spying on him daily, not out of any genuine concern for him, but driven purely by your own search for fulfillment, your delirious hormonal quest.

You are at a loss to answer. Your thoughts become muddled and the words struggle to come out. You thought you were doing the right thing. Caring. Offering the best version of yourself to someone else.

He interrupts you:

– Your hair is greasy. You look terrible. You should take a bath. Charge your phone, I'm hungry. I'm the size of a puppy now. Almost big enough to get out of here. Soon, very soon, you will start to feel a burning sensation: your stomach will ignite. You will tell yourself that it will pass, but it won't. It will only get worse. In vain, you will gulp down flaxseed tea, a slimy paste that will rob you of what little dignity you have left, but nothing you do will relieve the pain. Your aching back will keep you bedridden: the horizontal position will cause the bile to burn its way slowly up your esophagus. That's just my hair growing. My body is already covered in tiny hairs. They will fall out before I emerge. I urinate in

you, mother, I piss in you. Soon, I'll piss on you! I can hear, smell and feel everything. I know everything you do, sense, feel and think. I am invading you. I am your fear, the fear-filled emptiness you felt—and that fear of the Other's fullness will now be filled by my full presence. I won't relent. I am growing inside of you, occupying you, with blood and tears."

Simon freezes.

For a moment, the blurry screen flickers and you are bailed out of this terrifying confrontation. Baby is moving. You look down at your stomach with dread. You didn't know what a child was. You didn't know where Aida was taking you. Did she?

A while later, on the bus heading to the School, your body is governed entirely by fear. Your clenched muscles plaster your flesh against your bones. Your hairs stand on end. Your eyes dart around vigilantly. A child's scream rings out. You flinch. Off in the distance a mother nervously jiggles the stroller containing her sweaty red, tear-streaked child. You look down at your stomach in search of Simon. He is no longer there. Your phone has shut off.

You meet with the Professor.

You don't dare mention the confrontation. You are well aware that you can't speak of your new experiences in hostile territory. Here, the road to creation is paved with hard work, devotion and self-economizing. Such battles are waged solo, as dictated by the system. Schools have no place for community. Most, if not all, attempts to foster it prove futile. You and your peers are taught to create entities for the benefit of markets, though you don't yet know which markets. No one has explained that to you. For now, your words and ideas belong to them.

Conflicts are resolved differently here. You and the others talk and play, but everything feels different. You protest, you fight for noble causes. Sometimes you steal because, when you have nothing, you have to steal. You have to steal away to get ahead, to go places, because only such a reality, slightly beyond the confines of standard certainties, can

compel the individual to think. You remake the world. You converse, you laugh together, never once acknowledging your luck: the luxury of time, priceless time. The luck that put you here rather than there.

As you walk up the stairs, you hear it: the song you had once loved, still instilled in you. “No Kids, More Coke!” That rallying cry, those lyrics—which you, too, had sung—playing on an endless loop. The words you secretly dreamed of shouting, between love and anger, hatred and admiration. You cherish this song because it now represents something lost. The power of labor. Innate talent. Availability.

*No Kids, More Coke!*³

[Verse 1]

Livin’ for the thrill,
Art on the canvas, we’re ready to spill.

[Chorus]

No kids, more coke, let’s light up the night,
Living for the moment, everything feels right,
Raise your glass high, feel the energy flow,
In this life of freedom, we steal the show.

3 The song “No Kids, More Coke!” was generated and performed by various artificial intelligence tools and subsequently rearranged.

[Verse 2]

Bass pounds heavy, hearts race like fire,
In a world of ambition, we never tire,
Splash of color, a wild brush stroke,
Dancin' in the chaos, we're never broke.

[Chorus]

No kids, more coke, let's conquer the floor,
Lost in the rhythm, always craving more,
Parties are the anthem, the life that we crave,
In the pulse of the night, we're wild and brave.

[Bridge]

Sparkling reflections, the shimmer and shine,
Cigarette smoke, as the stars align,
Life's a celebration, we're here to ignite,
Living in the moment, it's a reckless delight.

[Chorus]

No kids, more coke, it's our wild parade,
Underneath the neon, unapologetically unafraid,
With every sip, we're breaking the chains,
In this rollercoaster ride, pure joy remains.

[Outro]

No kids, more coke
So let's raise the stakes, let's drown in the sound,
In this vibrant playground, we're glory-bound.

[Instrumental]

[Intro]

[Verse 3]

I'm done with rules, I want to play,
No kids, more coke, let's raise a glass today.
No worries, no stress, just me and my friends,
Freedom call, let's break some chains, let's bend.

[Chorus]

Freedom call, let's dance till dawn,
No kids, more coke, we're breaking down.
Freedom call, let's feel the beat,
No rules, no limits, just pure sweet.

[Bridge]

Life's too short for endless plans,
We'll party hard, then sleep sound.
No more Mondays, no more blues,
Just freedom, fun, and sweet tunes.

[Verse 4]

I'm off to the beach, with my shades on,
No kids, more coke, let's chill and zone.
No work, no bills, just the ocean breeze,
Freedom call, let's live like these.

[Pre-chorus]

No more mornings, no more alarms,
Just days of fun, and nights of charms.
No kids, more coke, let's take the ride,
Freedom call, let's live our side.

[Chorus]

Freedom call, let's break some norms,
No kids, more coke, let's make our norms.
Freedom call, let's spread the word,
No rules, no limits, let's explore.

[Outro]

You and the Professor talk about art. Lately you haven't had time to immerse yourself in it. You will someday soon, you tell yourself. In the meantime, you give yourself over to the Professor's stories. You drink up their words. You take notes. In short, you do your Student-apprentice-mime duty. You pull out a copy of a Vanessa Baird watercolor. The two of you study it. A woman's hands are outstretched into a fire. Her exposed flesh is melting off like a marshmallow roasting over a bonfire. In fact, everything around her seems to be dripping, fragile and threatening. Next to her, a baby is lying on the floor. *Mother with Sick Child.*

The image terrifies you. You wonder if that baby could be Simon. Are all children like him?

You note down: Address the issue of care. A multifaceted topic, too vast, too complex, too opaque to be considered as a whole. A blackout curtain. Empowering people, abandoning the healthcare system. Self-help. The Happiness and Well-Being imperative. Rewards. Centering yourself (??) to focus on the things that concern you personally. Individualization, separation, fragmentation, splitting subjectivities. Pillaging.

You could have opted to care for Simon by giving him a better inexistence, far from the blood and tears. JJ told you so. You had even ordered the kit one sleepless night, but you ended up forgetting about it, leaving it on the windowsill, distracted by the emotional and hormonal escalation besieging you.

Parenthood, you know, is a matter of public interest. Yet more tiresome words to write. But write them, read them and speak them you must, over and over. Shout them even, for one day the neglected Child will become an adult, a loved and respected being, a We full of ideas, intentions and actions. Simon will be Mother, Father, Sibling and Caretaker. You discover agnation as it devours you. You are caught in a web of hereditary transmissions, Simon's and those of the masterminds behind your imaginary virtual relationships.

Besieged. Simon has claimed his spot.

You wonder if you, too, will lie to the world. Perhaps you will tell everyone that it was easy, fantastic, wonderful? Will you tell them about Jane HOW, Aida, Aimi, JJ and Simon?

Vanessa Baird cares for her three children and mother. She chides them for being too big, growing too much, taking up too much space. The family home seems to shrink over the course of her drawings. They depict blood, eyes popping out of their sockets, severed heads and fire. The same fire that will soon ravage our forests and homes, leveling them into mere cavities eroded by our tears, the rubble of a violent occupation and of the clear, deliberate inaction of the domin...

You doze off.

– Mother, mother.

You flinch. You haven't heard from Simon for several days. You had set your phone aside and resolved to center yourself—to focus on you, your stomach and the very real existence it harbors. The one you haven't met yet. Night and its silence give your restless mind room to whirl about and celebrate the array of worries that now consume you.

– The time has come for me to assert my independence.

– No! Not yet, you're not ready!

Simon informs you that theoretically a baby is viable from 22 weeks of gestation.

You try to appease him. He doesn't listen, interrupts you. Then he goes quiet.

You feel your stomach move, more forcefully than usual. The burning has returned. He was right. You struggle to your feet, try to walk around. Your back hurts. Your swollen legs can barely hold you up.

You sit down for a moment and try to snap yourself out of this torpor. Your rigid spine hampers your

ability to think. You visualize each muscle tightened and clenched into knots. Slowly, he releases you. Your body slumps down onto what seems to be your bed.

– Mother, mother. The time has come. You can't fight it anymore. I have usurped and burped up everything you had. Let go and give up. You have lost. Inside or out, I am here and stronger than you. The ceiling feels far off and the furniture has disappeared. Two bodies—vestiges of horror, witnesses to your weakness—lie there, bathed in the glare of a hanging light bulb.

You become aware of a strange sensation. Something you haven't felt in months. Your body is light, free of all pain and discomfort. The fire has gone out. All that remains are the hot embers of an earlier tumult.

You look down. Slowly. The bluish epidermis, beaded with sweat. The tense-but-tired quivering muscle.

Where the round belly you had acquired once was, now lies a flabby mass of drooping flesh.

The child is gone, but the fleshy wick burns on.

– Mother, mother, I'm over here.

Little avatar. Filthy brat. He has settled into the flabby flesh!

Seized with panic, you grab your phone. Simon has vanished from the smooth, cold surface of your screen.

The app icon, a cactus flower, is gone. You search for it online. No results. Not a trace.

Simon's screams are getting louder.

It occurs to you to ask for advice on Rina, a long-standing self-help forum created to help the Uterian siblinghood gain knowledge of their bodies. You had set it aside for lack of time. You must admit, the outdated interface design never really appealed to you anyway. Chalk it up to limited resources. Community and self-governance are bound to be less profitable than corporations that manufacture baby products for the global market and release an APPal designed to harvest data, innovate and place products directly in front of users. These cybermaterialist cybercriminals enthrall users by transforming their organic matter into data, which they then go on to exploit towards the all-out commodification of the being, extolling as they do so the virtues of medical research and development. Ridiculous. You feel ridiculous.

Help, my child is an avatar and he's
taking over of my body!

Rina is at a loss for words.

No reply. Nothing. Then:

Is the child yours?

No! Simon is Aimi's creation. She was the one who looked after him. Simon should have been no more than an image intended to give me insight into what I myself am creating: my magnum opus, the fruit of my labor. They've stolen my child.

Rina is unable to answer your question. The keywords you've entered don't match any of our data. Please modify your search criteria or ask another APPal.

You wake with a start, covered in sweat.

– Your dream, mother, was not unfounded. Behold the grotesque blob of flesh below your breasts, the skin sagging down to your pubis, draping and rubbing at your dry vulva. You look down once again and take in the monstrous sight: a mass of loose flesh stretched thin under Simon's body weight. Simon, who migrated into your body and laid siege to it.

The pain intensifies.

You are still lying down and can't move. It occurs to you to call for help. You need a doctor, at once! But no one answers. It is as though the world has

disappeared. You, who had feared it and run from it, now mourn its loss.

The scenery has changed. Your surroundings seem to have melted away. A soggy watercolor whose details have dissolved.

The washed-out walls drip down. The hardwood floor is underwater. Your mattress is floating.

Simon, still latched onto you, is dangling from the other side of the bed. He is almost touching the floor. You are splayed out between the mattress and the floor—the wooden terrain that you usually relish running your fingers over, enthralled by its rough surface and all the history it contains. Your hot-cold body is plagued by discomfort. Nothing is bearable, everything is unbearable. Red, white and blue lights flash and swirl, narrowing your field of vision.

You cling to your sheets.

Chapitre 8

Simon has stopped talking. He, too, seems to be engaged in a frantic struggle.

You feel your flesh stretch and pull again. Little by little, it tears apart.

The glaring light blinds you. You have forgotten where you are, who you are.

Simon hits the floor with a soft thud.

An outstretched hand picks him up. A shining white hand. A glistening white glove, its radiance intercut with dripping red.

The creature is placed on you. They are small and blue.

Their mouth puckers and latches onto your nipple. Bites it, pulls it, sucks it.

You are holding the child.

Around you, the white room is speckled with blue and red dots. The child goes quiet as soon as the warm liquid from your breast enters their mouth.

They piss on you.

You are gone, never to return.

Chapitre 9

Time has passed, but Simon's memory still haunts you. You don't dare confide in anyone for fear that the whole thing was a figment of your imagination, itself altered by the mutations your body and mind had undergone. Not that you see anyone these days anyway. You have grown tired of the concerned glances at your haggard appearance, your pale face, the tears welling in the corners of your eyes. You don't want to bother anyone and risk coming off as a bore. Perhaps Simon was right about you. After all, he knew you better than anyone. You miss Simon. The two of you were one.

At the child's first roar, you realized that they were outside of you, that they didn't belong to you. You felt their warm flesh that was not your own. A sense of responsibility set in: you wouldn't tell anyone this story. That way, it would remain yours and you would keep, at best, a shred of your dignity. When you return to the School, you will display the Child like a trophy. You will shine with happiness in others' eyes. You will remember the sentence

written in your notebook:

No kids until I have done it.

Your phone rings, then pings. You rush to check the screen. *Unknown Sender*. Perhaps someone is looking for you. Perhaps they have come to discover you and reveal your hidden talent to the world.

ALLI

New baby? Track your baby's development and hold onto those precious moments forever. Install Alli: the app that helps new moms and dads!

Alli is the most comprehensive baby app on the market. You'll find everything you need packed into a single app.

Download

Remerciements Acknowledgements

Je remercie de tout cœur les différentes personnes et l'équipe enseignante qui ont accompagné, nourri et guidé ce texte.

My heartfelt thanks to the many people and teachers who supported, nourished and guided this text.

Paul Paillet, Lilie, Ozie, Marie-Odile Paillet, Roxane Bovet, Lucas Cantori, Héloïse Chassepot, Jo Blanc, Tara Ulmann, Olga Rozenblum, Camilla Paolino, Constance Brosse, Nadja Meier, Lou Masduraud, Laurent Schmid, Denise Bertschi, Jonas Hermenjat, Lili Reynaud-Dewar, Lesbian Hestory Archives, Nadja Meier for your friendship.

Colophon

Traduction vers l'anglais
Christine Gutman

Graphisme
Léa Gallon

Photographie couverture
Gummy en verre Héloïse Colrat

Impression
Bahnhofstrasse, Maud Bosset

Typographies
Exaflop, Gaya, Atlantique Miami

Éditions Clinamen

Clinamen bénéficie du soutien de l'Office fédéral de la culture.

Genève, mai 2025
ISBN: 978-2-940684-07-6



No kids, more coke!